Lao-tseu

Tao tö king

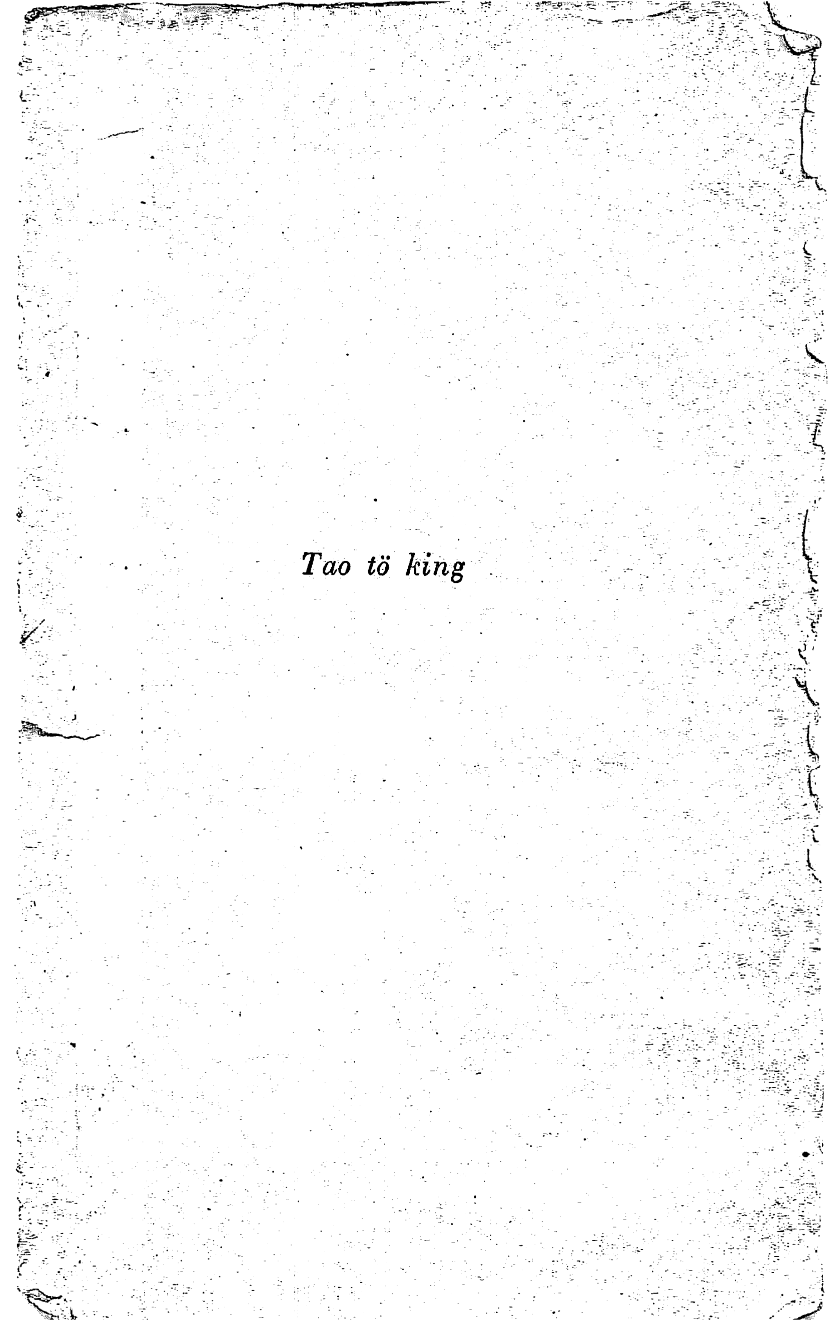
TRADUIT DU CHINOIS
PAR LIOU KIA-HWAY
PRÉFACE
D'ETIEMBLE



Gallimard

Titre original :

TAO TÖ KING



Tao tö king

I

Le Tao qu'on tente de saisir n'est pas le
Tao lui-même ;
le nom qu'on veut lui donner n'est pas
son nom adéquat.

Sans nom, il représente l'origine de l'univers ;
avec un nom, il constitue la Mère de tous
les êtres.

Par le non-être, saisissons son secret ;
par l'être, abordons son accès [1].

1. Nous adoptons l'interprétation du caractère *Kiao* par Tchou Tsiun-cheng au point de vue phonétique :

Kiao = K'iao = orifice (*a*)

(*a*) *T'ong-hiun ting-cheng*, 814 *a*, CWK T KI.

Non-être et Être sortant d'un fond unique
ne se différencient que par leurs noms.
Ce fond unique s'appelle Obscurité.

Obscurcir cette obscurité,
voilà la porte de toute merveille [2].

2. Nous adoptons la ponctuation de ce premier chapitre par Tchou K'ien-tche, *Lao-tseu kiao-che*, pp. 2-4, sans pouvoir le suivre dans ses interprétations philosophique et philologique.

II

Tout le monde tient le beau pour le beau,
c'est en cela que réside sa laideur.
Tout le monde tient le bien pour le bien,
c'est en cela que réside son mal.

Car l'être et le néant s'engendrent.
Le facile et le difficile se parfont.
Le long et le court se forment l'un par
    l'autre.
Le haut et le bas se touchent.
La voix et le son s'harmonisent.
L'avant et l'après se suivent.

C'est pourquoi le saint adopte
la tactique du non-agir,
et pratique l'enseignement sans parole.

Toutes choses du monde surgissent
sans qu'il en soit l'auteur [1].

Il produit sans s'approprier,
il agit sans rien attendre,
son œuvre accomplie, il ne s'y attache pas,
et puisqu'il ne s'y attache pas,
son œuvre restera.

1. Se référant à plusieurs copies anciennes du livre et aux textes anciens qui expriment les mêmes idées de Lao-tseu, Tchou K'ien-tche a établi que « non-expression », selon les copies actuelles de Ho-Chang-kong et de Wang Pi, doit être originellement « non devenir commencement » (*Lao-tseu kiao-che*, pp. 6-7). La raison pour laquelle nous acceptons l'avis de Tchou est la suivante : seule cette correction peut exprimer la synthèse concrète des deux contraires et par là l'effacement volontaire du sage taoïste, qui domine tout le chapitre.

III

Ne glorifie point les hommes de mérite
pour que le peuple ne dispute pas.
N'estime pas les trésors recherchés
pour que le peuple ne les vole pas.
N'exhibe point ce qui porte à l'envie
pour que son âme ne soit pas troublée.

Le gouvernement du saint
consiste à vider l'esprit du peuple,
à remplir son ventre,
à affaiblir son ambition,
à fortifier ses os.

Le saint agit en sorte que le peuple n'a
ni savoir ni désir

et que la caste de l'intelligence n'ose pas
agir.
Pratique le non-agir,
tout restera dans l'ordre.

IV

Le Tao est comme un vase
que l'usage ne remplit jamais.
Il est pareil à un gouffre,
origine de toutes choses du monde.

Il émousse tout tranchant [1],
Il dénoue tout écheveau [2],
Il fusionne toutes lumières [3],
Il unifie toutes poussières [4],

Il semble très profond,
il paraît durer toujours.
Fils d'un je ne sais qui
il doit être l'aïeul des dieux.

1. Symbole de l'éminence.
2. Symbole du conflit.
3. Symbole des qualités.
4. Symbole des défauts.

V

L'univers n'a point d'affections humaines ;
toutes les choses du monde lui sont comme
chien de paille[1].
Le saint n'a point d'affections humaines ;
Le peuple lui est comme chien de paille.

L'univers est pareil à un soufflet de forge ;
vide, il n'est point aplati.
Plus on le meut, plus il exhale,
plus on en parle, moins on le saisit,
mieux vaut s'insérer en lui.

1. Voici un passage de Tchouang-tseu dans son XIVe chapitre : « ... Avant l'offrande, on met les chiens de paille dans des coffres ou corbeilles, enveloppés de broderies de couleur, tandis que le représentant du mort et le prieur se purifient par l'abstinence pour les présenter. Après l'offrande, les passants marchent sur leur tête et leur tronc, les ramasseurs d'herbes les prennent pour allumer leur feu, et c'en est fait d'eux... »

VI

L'esprit de la vallée ne meurt pas [1].
Là réside la femelle obscure ;
dans l'huis de la femelle obscure
réside la racine de l'univers.

Subtil et ininterrompu, il paraît durer ;
sa fonction ne s'épuise jamais.

1. J'adopte l'explication de la première phrase chinoise par Yen fou *in* Tchou K'ien-tche, *Lao-tseu kiao-che*, p. 17 : « Parce qu'il est vide, on l'appelle " vallée " ; parce qu'il s'adapte à une infinité de cas, on l'appelle " esprit " ; parce qu'il ne s'épuise jamais, on l'appelle " ne meurt pas ". " Vacuité ", " imprévisibilité " et " immortalité ", voilà trois vertus du Tao. »

VII

Le ciel subsiste et la terre dure,
Pourquoi le ciel subsiste-t-il, et la terre
dure-t-elle?
Parce qu'ils ne vivent pas pour eux-mêmes.
Voilà qui les fait durer.

Le saint se met en arrière.
Il est donc mis en avant.
Il néglige son moi
et son moi se conserve.
Parce qu'il est désintéressé,
ses propres intérêts sont préservés.

VIII

La bonté suprême est comme l'eau
Qui favorise tout et ne rivalise avec rien.
En occupant la position dédaignée de
tout humain,
elle est tout proche du Tao.

Sa position est favorable.
Son cœur est profond.
Son don est généreux.
Sa parole est fidèle.
Son gouvernement est en ordre parfait.
Elle remplit sa tâche.
Elle agit à propos.

En ne rivalisant avec personne,
elle est irréprochable.

IX

Mieux vaut renoncer
Que tenir un bol plein d'eau.
L'épée que l'on aiguise sans cesse
ne peut pas conserver longtemps son
tranchant.
Une salle remplie d'or et de jade
ne peut être gardée par personne.
Qui se gonfle de sa richesse et de ses
honneurs s'attire le malheur.
« L'œuvre une fois accomplie, retire-toi »,
telle est la loi du ciel.

X

Ton âme peut-elle embrasser l'unité
sans jamais s'en détacher?
Peux-tu concentrer ton souffle
pour atteindre à la souplesse d'un nou-
veau-né?
Peux-tu purifier ta vision originelle
jusqu'à la rendre immaculée?
Peux-tu aimer le peuple et gouverner
l'état par le non-agir?
Peux-tu ouvrir et clore les célestes battants
en jouant le rôle féminin?
Peux-tu tout voir et tout connaître
sans user de l'intelligence?

Produire et faire croître,
produire sans s'approprier,

agir sans rien attendre,
guider sans contraindre,
c'est la vertu suprême [1].

1. Notre traduction française repose sur le texte chinois établi par Duyvendak, *Le Livre de la voie et de la vertu*, p. 22, et par Tchou K'ien-tche *Lao-tseu kiao che*, pp. 23-26, mais je conserve le dernier paragraphe qui, supprimé par Duyvendak, représente une conclusion importante de l'auteur.

XI

Trente rayons convergent au moyeu
mais c'est le vide médian
qui fait marcher le char.

On façonne l'argile pour en faire des vases,
mais c'est du vide interne
que dépend leur usage.

Une maison est percée de portes et de
fenêtres,
c'est encore le vide
qui permet l'habitat.

L'Être donne des possibilités,
c'est par le non-être qu'on les utilise.

XII

Les cinq couleurs aveuglent la vue de l'homme,
les cinq tons assourdissent l'ouïe de l'homme,
les cinq saveurs gâtent le goût de l'homme,
les courses et les chasses égarent le cœur de l'homme,
la recherche des trésors excite l'homme à commettre le mal.

C'est pourquoi le saint s'occupe du ventre [1] et non de l'œil [2].
C'est pourquoi il rejette ceci et choisit cela.

1. Le ventre symbolise les exigences physiques de l'homme.
2. L'œil symbolise les désirs artificiels fabriqués par l'intelligence de l'homme.

XIII

Faveur et disgrâce surprennent également.
Chéris un grand malheur comme ton propre corps.

Qu'entend-on par « Faveur et disgrâce surprennent également » ?
La faveur élève et la disgrâce abaisse.
Obtient-on la faveur, on est surpris.
La perd-on, on est encore surpris.
Tel est le sens de « Faveur et disgrâce surprennent également ».

Qu'entend-on par « chéris un grand malheur comme ton propre corps » ?
Ce qui fait que j'éprouve un grand malheur, c'est que j'ai un corps.

Si je n'avais pas de corps, quel malheur
pourrais-je éprouver ?
Quiconque chérit son corps pour le monde
peut vivre dans le monde.
Quiconque aime son corps pour le monde
peut se fier au monde[1].

1. Ces deux dernières phrases sont susceptibles de trois versions différentes.

La version selon Duyvendak :

« C'est pourquoi, celui qui gouverne l'empire comme il prise son propre corps, c'est à celui-là qu'on peut confier l'empire ; et celui qui gouverne l'empire comme il aime son propre corps, c'est à celui-là qu'on peut donner la charge de l'empire » (*Le Livre de la voie et de la vertu*, p. 31).

La version selon l'interprétation de Tchou K'ien-tche :

« C'est pourquoi celui qui chérit davantage son propre corps que le monde entier, c'est à celui-là qu'on peut confier le gouvernement du monde ; celui qui aime davantage son propre corps que le monde entier, c'est à celui-là qu'on peut confier le gouvernement du monde » (*Lao-tseu kiao-che*, pp. 31-32).

Nous proposons une version que nous croyons cadrer davantage avec le contexte du chapitre. Mais nous laissons au lecteur la liberté de réfléchir sur ces trois versions également autorisées par le texte chinois et de juger laquelle s'accorde mieux avec le chapitre dans son ensemble, avec le livre entier.

XIV

Le regardant, on ne le voit pas, on le
nomme l'invisible.
L'écoutant, on ne l'entend pas, on le
nomme l'inaudible.
Le touchant, on ne le sent pas, on le
nomme l'impalpable.
Ces trois états dont l'essence est indéchif-
frable
Se confondent finalement en un.

Sa face supérieure n'est pas illuminée,
Sa face inférieure n'est pas obscure.
Perpétuel, il ne peut être nommé,
ainsi il appartient au royaume des sans-
choses.
Il est la forme sans forme et l'image sans
image.

Il est fuyant et insaisissable.
L'accueillant, on ne voit pas sa tête,
le suivant, on ne voit pas son dos.

Qui prend les rênes du Tao antique
dominera les contingences actuelles.
Connaître ce qui est l'origine,
c'est saisir le point nodal du Tao.

XV

Les sages parfaits de l'Antiquité étaient
si fins,
si subtils, si profonds et si universels qu'on
ne pouvait les connaître.
Ne pouvant les connaître, on s'efforce de
se les représenter :
Ils étaient prudents comme celui qui passe
un gué en hiver ;
hésitants comme celui qui craint ses voi-
sins ;
réservés comme un invité ;
mobiles comme la glace qui va fondre ;
concentrés comme le bloc de bois brut ;
étendus comme la vallée ;
confus comme l'eau boueuse.

Qui sait par le repos passer peu à peu du
trouble au clair[1]
et par le mouvement du calme à l'activité[2]?
Quiconque préserve en lui une telle expérience
ne désire pas être plein.
N'étant pas plein, il peut subir l'usage et
se renouveler[3].

1. C'est l'expérience régressive par laquelle le saint taoïste remonte du monde empirique toujours brouillé à la lumière ontologique.

2. C'est l'expérience progressive par laquelle le saint taoïste descend de sa quiétude ontologique pour régénérer l'univers empirique.

3. Nous acceptons l'interprétation de Yi Chouen-ting, citée et réfutée par Tchou K'ien-tche, *Lao-tseu kiao-che*, p. 40. Car cette interprétation sait mettre en relief une synthèse concrète du neuf et de l'usagé par le vide indifférencié, qui est l'image de l'indétermination ontologique.

XVI

Atteins à la suprême vacuité
et maintiens-toi en quiétude,
Devant l'agitation fourmillante des êtres
ne contemple que leur retour.

Les êtres divers du monde
feront retour à leur racine.
Faire retour à la racine, c'est s'installer
dans la quiétude ;
S'installer dans la quiétude, c'est retrouver
l'ordre ;
Retrouver l'ordre, c'est connaître le constant ;
Connaître le constant, c'est l'illumination.

Qui ne connaît le constant

crée aveuglément son malheur.
Qui connaît le constant sera tolérant.
Qui est tolérant sera désintéressé.
Qui est désintéressé sera royal.
Qui est royal sera céleste.
Qui est céleste fera un avec le Tao.
Qui fait un avec le Tao vivra longtemps.
Jusqu'à la fin de sa vie, rien ne saurait
l'atteindre.

XVII

Le Maître éminent est ignoré du peuple [1].
Ensuite vient celui que le peuple aime et
loue [2].
Puis celui qu'il redoute [3].
Enfin celui qu'il méprise [4].

Si le maître n'a qu'une confiance insuffisante en son peuple,
celui-ci se méfiera de lui.

Le Maître éminent se garde de parler
Et quand son œuvre est accomplie et sa
tâche remplie
le peuple dit : « Cela vient de moi-même. »

1. Celui qui dirige le peuple par le Tao.
2. Celui qui le dirige par la bonté et la justice.
3. Celui qui le dirige par l'intelligence et le savoir.
4. Celui qui le dirige par l'industrie et le profit.

XVIII

L'abandon du Tao
fait naître la bonté et la justice.
L'intelligence et le savoir
entraînent le grand artifice.
La discorde des six parents[1]
fait surgir la piété filiale et l'amour paternel.
La nuit et le désordre du royaume
provoquent la loyauté et la bonne foi[2].

1. Le père et le fils, le frère aîné et le frère cadet, le mari et la femme.

2. Notre traduction repose sur la copie de Kiai Tch'ouan-yuan, citée par Tchou K'ien-tche, *Lao-tseu kiao-che*, p. 46.

XIX

Rejette la sagesse et la connaissance,
Le peuple en tirera cent fois plus de profit.

Rejette la bonté et la justice,
Le peuple reviendra à la piété filiale et
à l'amour paternel.

Rejette l'industrie et son profit,
Les voleurs et les bandits disparaîtront.

Si ces trois préceptes ne suffisent pas,
ordonne ce qui suit :
discerne le simple et étreins le naturel,
réduis ton égoïsme et refrène tes désirs.

XX

Abandonner l'étude c'est se délivrer des
soucis.
Car en quoi diffèrent
oui et non ?
En quoi diffèrent
bien et mal ?
On doit redouter cette étude que les hommes redoutent,
Car toute étude est interminable.

Tout le monde s'échauffe et s'exalte
comme s'il festoyait au cours d'un grand
sacrifice,
ou qu'il montât sur les terrasses du Printemps.
Moi seul je reste imperturbable

comme un nouveau-né qui n'a pas encore
ri.
Moi seul j'erre sans but précis
comme un sans-logis.

Tout le monde a sa richesse,
moi seul parais démuni.
Mon esprit est celui d'un ignorant
parce qu'il est très lent.
Tout le monde est clairvoyant
moi seul suis dans l'obscurité.
Tout le monde a l'esprit perspicace,
moi seul ai l'esprit confus
qui flotte comme la mer, souffle comme
le vent.
Tout le monde a son but précis,
moi seul ai l'esprit obtus comme un paysan.

Moi seul, je diffère des autres hommes
parce que je tiens à téter ma Mère.

XXI

La caractéristique d'une grande vertu réside dans son adhésion exclusive au Tao.

Le Tao est quelque chose de fuyant et
d'insaisissable.
Fuyant et insaisissable, il présente cependant quelque image,
insaisissable et fuyant, il est cependant quelque chose.
Profond et obscur, il contient une sorte d'essence.
Cette sorte d'essence est très vraie
et comporte l'efficience.

Depuis l'antiquité
son essence n'a pas varié.

Pour le comprendre
il suffit d'observer le germe de tout être.
Comment puis-je connaître le germe de
tout être ?
Par tout ce que je viens de dire.

XXII

Qui se plie restera entier,
Qui s'incline sera redressé,
Qui se tient creux sera rempli,
Qui subit l'usure se renouvellera,
Qui embrasse peu acquerra la connaissance sûre,
Qui embrasse beaucoup tombera dans le doute.

Ainsi le saint embrassant l'unité
deviendra le modèle du monde.
Il ne s'exhibe pas et rayonnera.
Il ne s'affirme pas et s'imposera.
Il ne se glorifie pas et son mérite sera reconnu.

Il ne s'exalte pas et deviendra le chef.
Comme il ne rivalise avec personne,
personne au monde ne peut rivaliser avec lui.

L'ancien dicton : « qui se plie restera entier »
 est-ce donc une parole vaine ?
C'est par là qu'on garde son intégrité.

XXIII

Parler rarement est conforme à la nature.

Un tourbillon ne dure pas toute la matinée.
Une averse ne dure pas toute la journée.
Qui les produit ? Le ciel et la terre.
Si les phénomènes du ciel et de la terre
ne sont pas durables,
Comment les actions humaines le seraient-
elles ?

Qui va vers le Tao, le Tao l'accueille.
Qui va vers la Vertu, la Vertu l'accueille.
Qui va vers la perte, la perte l'accueille [1].

1. Notre traduction repose sur le texte établi par Tchou K'ien-tche, *Lao-tseu kiao-che*, pp. 60-61.

XXIV

Qui se dresse sur la pointe des pieds
ne tiendra pas longtemps debout.
Qui fait de grandes enjambées
ne marchera pas très loin.
Qui s'exhibe ne rayonnera pas.
Qui s'affirme ne s'imposera pas.
Qui se glorifie ne verra pas son mérite
reconnu.
Qui s'exalte ne deviendra pas un chef.

Ces manières sont, pour le Tao,
Comme sont les restes de nourriture et
les tumeurs
qui répugnent à tous.

Celui qui connaît la loi de la nature
ne fera pas ainsi sa demeure[1].

1. Notre traduction repose sur le texte chinois établi par Tchou K'ien-tche, *Lao-tseu kiao-che*, pp. 62-63.

XXV

Il y avait quelque chose d'indéterminé
avant la naissance de l'univers.
Ce quelque chose est muet et vide.
Il est indépendant et inaltérable.
Il circule partout sans se lasser jamais.
Il doit être la Mère de l'univers.

Ne connaissant pas son nom,
Je le dénomme « Tao ».
Je m'efforce de l'appeler « grandeur ».
La grandeur implique l'extension.
L'extension implique l'éloignement.
L'éloignement exige le retour.

Le Tao est grand.
Le ciel est grand.

La terre est grande.
L'homme est grand.
C'est pourquoi l'homme est l'un des quatre
grands du monde.

L'homme imite la terre.
La terre imite le ciel.
Le ciel imite le Tao.
Le Tao n'a d'autre modèle que soi-même.

XXVI

Le pesant est la racine du léger ;
La quiétude est maîtresse de l'agitation.
Aussi le prince voyage-t-il tout le jour
sans quitter son pesant fourgon.
Devant les spectacles les plus magnifiques
il reste calme et détaché.
Comment le maître de dix mille chars
pourrait-il se permettre de négliger l'em-
pire ?
Qui se conduit avec légèreté
perdra la Racine de son autorité ;
Qui s'agite
perdra la maîtrise de soi.

XXVII

Marcher bien, c'est marcher sans laisser
ni ornière, ni trace.
Parler bien, c'est parler sans commettre
d'erreur et sans encourir de reproches.
Calculer bien, c'est calculer sans avoir
recours ni aux baguettes ni aux tablettes.
Fermer bien, c'est fermer sans barres, ni
verrous
et pourtant sans que personne puisse
ouvrir.
Lier bien, c'est lier sans corde ni ficelle
et pourtant sans que personne puisse délier.

Le saint est toujours prêt à aider les hommes

et il n'en omet aucun ;
Il est toujours prêt à bien utiliser les choses
et n'en rejette aucune.
C'est là posséder la lumière.

L'homme de bien est le maître de l'homme
de non-bien.
L'homme de non-bien n'est que la matière
brute de l'homme de bien.
Quiconque ne révère le maître ni la
matière
s'égarera grandement en dépit de son intelligence.
Là réside le secret de la sagesse [1].

1. L'homme de bien signifie ici le saint taoïste qui modèle les consciences selon le Tao générateur ; l'homme de non-bien désigne ici, non le méchant, mais le peuple susceptible d'être sauvé par le saint taoïste. Si grande que soit son intelligence, celui qui ne révère pas le maître et n'aime pas le peuple ne peut plus être sauvé par le Tao générateur.

XXVIII

Connais le masculin,
Adhère au féminin.
Sois le Ravin du monde.
Quiconque est le Ravin du monde,
la vertu constante ne le quitte pas.
Il retrouve l'enfance.

Connais le blanc.
Adhère au noir.
Sois la norme du monde.
Quiconque est la norme du monde,
la vertu constante ne s'altère pas en lui.
Il retrouve l'illimité [1].

1. Nous soupçonnons, avec Yi Chouen-ting, qu'il y a une sorte d'interpolation entre le deuxième et le troisième paragraphe de ce chapitre. Car l'idée d'illimité ne s'accorde pas avec l'intuition fondamentale de Lao-tseu vivant surtout dans un univers fini. La notion d'infini doit sans doute représenter une découverte de Tchouang-tseu, et surtout de son école (cf. Tchou K'ien-tche, *Lao-tseu kiao-che*, p. 73).

Connais la gloire.
Adhère à la disgrâce.
Sois la Vallée du monde.
Quiconque est la Vallée du monde,
la vertu constante est surabondante en lui.
Il retrouve le bloc de bois brut.

Le bloc de bois, débité selon son fil, forme des ustensiles.
Le saint en suivant la nature des hommes devient le chef des ministres.
C'est pourquoi le grand maître ne blesse rien.

XXIX

Qui cherche à façonner le monde,
je vois, n'y réussira pas.
Le monde, vase spirituel [1], ne peut être
façonné.
Qui façonne le détruira.
Qui le tient le perdra.

Car tantôt les êtres vont de l'avant,
tantôt ils suivent,
tantôt ils soufflent légèrement,

1. L'expression « vase spirituel » évoque quelque chose de très fragile, d'imprévisible, et de terrible.

La notion de vase évoque quelque chose qu'on peut casser à tout moment.

La notion, très chinoise, du caractère *chen* indique un mouvement imprévisible. De même *chen* implique la terreur selon le LXe chapitre de l'auteur. Ainsi « spirituel », selon le symbolisme chinois, évoque quelque chose de terrible et d'absolument imprévisible.

tantôt ils soufflent fort,
tantôt ils sont vigoureux,
tantôt ils sont débiles,
tantôt ils restent fermes,
tantôt ils tombent.

C'est pourquoi le saint évite tout exces
tout luxe et toute licence.

XXX

Celui qui se réfère au Tao comme maître
des hommes
ne subjugue pas le monde par les armes,
car cette manière d'agir entraîne habituellement une riposte.
Où campent les armées poussent épines et
chardons.

Ainsi un homme de bien se contente-t-il
d'être résolu,
sans user de sa force.
Qu'il soit résolu sans orgueil.
Qu'il soit résolu sans exagération.
Qu'il soit résolu sans ostentation.
Qu'il soit résolu par nécessité.

C'est en ce sens qu'il est résolu,
sans s'imposer par la force [1].

1. Notre traduction repose sur le texte établi par Tchou K'ien-tche, *Lao-tseu kiao-che*, pp. 76-78.

XXXI

Les armes sont des instruments néfastes
et répugnent à tous.
Celui qui comprend le Tao ne les adopte
pas.

La place d'honneur est à gauche[1],
Quand le gentilhomme est chez lui ;
elle est à droite,
quand il porte les armes.

Les armes sont des instruments néfastes,
elles ne sont pas des instruments de gentilhomme.

1. Selon la coutume de la Chine traditionnelle, la place d'honneur est à droite. Mais Lao-tseu, habitant de Tch'ou, n'adopte pas la même coutume. En voici la preuve au *Tso tch'ouan*, 8e année du prince Houan : « Les gens de Tch'ou honorent la gauche » (cf. Tchou K'ien-tche, *Lao-tseu kiao-che*, p. 80).

Celui-ci ne s'en sert que par nécessité,
car il honore la paix et la tranquillité
et ne se réjouit pas de sa victoire.

Celui qui se réjouit de sa victoire
prend plaisir à tuer les hommes.
Celui qui prend plaisir à tuer les hommes
ne peut jamais réaliser son idéal dans le monde.

Dans les événements fastes, la place d'honneur est à gauche.
Dans les événements néfastes, elle est à droite.
Le général en second occupe la gauche,
Le général en chef occupe la droite.
Cela signifie qu'ils sont placés selon les rites funèbres.

Le massacre des hommes, il convient de le pleurer
avec chagrin et tristesse.
La victoire dans une bataille, il convient de la traiter
selon les rites funèbres.

XXXII

Le Tao n'a pas de nom.
Bien que son fond soit minuscule,
le monde entier n'ose pas l'assujettir.

Si les princes ou les seigneurs pouvaient
adhérer au Tao
tous les êtres du monde se soumettraient
à eux.
Le ciel et la terre s'uniraient
pour faire descendre une douce rosée,
les peuples sans contrainte aucune
se pacifieraient d'eux-mêmes.

Qui inaugure une institution en établit les
diverses fonctions.
Les fonctions une fois établies,

il faut arrêter leur multiplication.
Qui sait arrêter à temps cette multiplication
peut conjurer toute catastrophe.

Le Tao est à l'univers
ce que les ruisseaux et les vallées sont au
fleuve
et à la mer.

XXXIII

Qui connaît autrui est intelligent,
Qui se connaît est éclairé,
Qui vainc autrui est fort,
Qui se vainc soi-même a la force de l'âme.

Qui se contente est riche.
Qui s'efforce d'agir a de la volonté.

Qui reste à sa place vit longtemps.
Qui est mort sans être disparu atteint
l'immortalité.

XXXIV

Le grand Tao s'épand comme un flot,
Il est capable d'aller à droite et à gauche.

Tous les êtres sont nés de lui
sans qu'il en soit l'auteur [1].
Il accomplit ses œuvres
mais il ne se les approprie pas.

Il protège et nourrit tous les êtres
sans qu'il en soit le maître,
ainsi il peut s'appeler grandeur.

C'est parce qu'il ne connaît pas sa grandeur
que sa grandeur se parachève [2].

1. Cf. note 1 du IIe chapitre. Nous adoptons la même modification : non-expression = non-être originel.
2. Notre traduction repose sur le texte chinois établi par Tchou K'ien-tche, *Lao-tseu kiao-che*, pp. 88-90.

XXXV

Celui qui détient la Grande Image[1]
peut parcourir le monde.
Il le fait sans danger,
partout il trouve paix, équilibre et tranquillité.

La musique et la bonne chère
attirent les passants,
mais tout ce qui émane du Tao
est monotone et sans saveur.

On regarde le Tao,
cela ne suffit pas pour le voir.
On l'écoute,

1. La Grande Image indique l'intuition fondamentale du Tao chez le saint taoïste.

cela ne suffit pas pour l'entendre.
On le goûte,
cela ne suffit pas pour en trouver la saveur.

XXXVI

Qui veut abaisser quelqu'un
doit d'abord le grandir.

Qui veut affaiblir quelqu'un
doit d'abord le renforcer.

Qui veut éliminer quelqu'un
doit d'abord l'exalter.

Qui veut supplanter quelqu'un
doit d'abord lui faire des concessions.

Telle est la vision subtile du monde.

Le souple vainc le dur.
Le faible vainc le fort.

Le poisson ne doit pas sortir des eaux profondes.
Les armes les plus efficaces de l'État
ne doivent pas être montrées aux hommes.

XXXVII

Le Tao lui-même n'agit pas,
et pourtant tout se fait par lui.

Si princes et seigneurs pouvaient y adhé-
rer,
tous les êtres du monde se transformeraient
d'eux-mêmes.

Si quelque désir surgissait parmi les êtres
au cours de la transformation du monde,
je les maintiendrais dans la limite du fond
sans nom.

Le fond sans nom
est ce qui n'a pas de désir.

C'est par le sans-désir et la quiétude
que l'univers se règle de lui-même.

XXXVIII

La vertu suprême est sans vertu,
c'est pourquoi elle est la vertu.
La vertu inférieure ne s'écarte pas des
    vertus,
c'est pourquoi elle n'est pas la vertu.

Qui possède la vertu supérieure n'agit pas
et n'a pas de but.
Qui ne possède que la vertu inférieure agit
et a un but.

Qui se conforme à la bonté supérieure agit,
mais n'a pas de but.
Qui se conforme à la justice supérieure agit,
et a un but.
Qui se conforme au rite supérieur agit

et exige qu'on y réponde ;
sinon il retrousse ses manches et insiste.

Ainsi il est dit :
Après la perte du Tao, vient la vertu.
Après la perte de la vertu, vient la bonté.
Après la perte de la bonté, vient la justice.
Après la perte de la justice, vient le rite.
Le rite est l'écorce de la fidélité et de la
confiance,
mais il est aussi la source du désordre.
L'intelligence prévoyante est la fleur du
Tao,
mais aussi le commencement de la bêtise.
Ainsi le grand homme s'en tient au fond
et non à la surface,
il s'en tient au noyau et non à la fleur,
il rejette ceci et accepte cela.

XXXIX

Voici ce qui jadis parvint à l'unité.
Le ciel parvint à l'unité et devint pur.
La terre parvint à l'unité et devint tranquille.
Les esprits parvinrent à l'unité et devinrent efficients.
Les vallées parvinrent à l'unité et se remplirent.
Les êtres parvinrent à l'unité et se reproduisirent.
Les princes et seigneurs parvinrent à l'unité
et devinrent l'exemple de l'univers.

Si le ciel n'était pas pur, il se déchirerait.
Si la terre n'était pas tranquille, elle se ruinerait.

Si les esprits n'étaient pas efficients, ils s'anéantiraient.
Si les vallées ne se remplissaient pas, elles se dessécheraient.
Si les êtres ne se reproduisaient pas, ils disparaîtraient.
Si les princes et seigneurs n'étaient pas exemplaires,
ils seraient renversés.

La noblesse a pour racine l'humilité.
Le haut a pour fondement le bas.
Aussi les princes et seigneurs se nomment-ils eux-mêmes
« orphelins », « veufs », « indignes de manger ».
N'est-ce pas parce qu'ils considèrent l'humilité comme racine ?
L'honneur suprême est sans honneur.
Le saint ne veut pas être finement taillé comme le jade,
mais il préfère être éparpillé comme des cailloux [1].

1. Notre traduction repose sur le texte chinois établi par Tchou K'ien-tche, *Lao-tseu kiao-che*, pp. 100-106.

XL

Le retour est le mouvement du Tao.
C'est par la faiblesse qu'il se manifeste.
Tous les êtres sont issus de l'Être ;
L'Être est issu du Non-Être.

XLI

Lorsqu'un esprit supérieur entend le Tao
il le pratique avec zèle.
Lorsqu'un esprit moyen entend le Tao,
tantôt il le conserve, tantôt il le perd.
Lorsqu'un esprit inférieur entend le Tao,
il en rit aux éclats ;
s'il n'en riait pas
le Tao ne serait plus le Tao.

Car l'adage dit :
Le chemin de la lumière paraît obscur,
Le chemin du progrès paraît rétrograde,
Le chemin uni paraît raboteux.
La vertu suprême paraît vide,
la candeur suprême paraît souillée ;
la vertu surabondante paraît insuffisante,

la vertu solide paraît négligente,
La vertu de fond paraît fluctuante.

Le grand carré n'a pas d'angles [1].
Le grand vase est lent à parfaire.
La grande musique n'a guère de sons.
La grande image n'a pas de forme.
Le Tao caché n'a pas de nom.
Et pourtant c'est lui seul
qui soutient et parachève tous les êtres.

1. « Le grand carré n'a pas d'angles. » Lao-tseu veut dire par là que le saint perfectionne les hommes de telle sorte qu'il ne puisse blesser leur amour-propre. Cette phrase est un peu du même ordre que celle du chapitre XLV : « La droiture suprême paraît sinueuse. »

XLII

Le Tao engendre Un.
Un engendre Deux.
Deux engendre Trois.
Trois engendre tous les êtres du monde.

Tout être porte sur son dos l'obscurité
et serre dans ses bras la lumière :
Le souffle indifférencié constitue son harmonie.

Ce qui répugne aux hommes
c'est d'être orphelin, veuf, indigne de manger :
et pourtant princes et ducs ne se nomment pas autrement.
Qui se diminue grandira ;

Qui se grandit diminuera.

J'enseigne ceci après d'autres :
« L'homme violent n'aura pas une mort naturelle. »
Que celui qui l'a dit soit mon maître!

XLIII

Le plus tendre en ce monde
domine le plus dur.
Seul le rien s'insère dans ce qui n'a pas de
failles.
A quoi je reconnais l'efficace du non-agir.

L'enseignement sans parole
L'efficace du non-agir,
Rien ne saurait les égaler.

XLIV

Renom ou santé, quel est le plus précieux ?
Santé ou fortune, quelle est la plus importante ?
A gagner l'un en perdant l'autre : où est le pire ?

Qui trop aime le renom doit le payer trop cher ;
Qui trop amasse subit de lourdes pertes.

Qui de peu se contente, évite toute insulte.
Qui sait se refréner prévient les catastrophes.
C'est ainsi qu'on peut vivre longtemps.

XLV

La perfection suprême semble imparfaite,
Son action n'a pas de cesse ;
La plénitude suprême semble vide,
Son action n'a pas de limite.

La droiture suprême paraît sinueuse.
L'habileté suprême paraît maladroite.
L'éloquence suprême paraît bégayante.

Le mouvement triomphe du froid.
Le repos triomphe de la chaleur.

Pureté et quiétude sont normes du monde.

XLVI

Si le monde est en bonne voie,
les coursiers dessellés travaillent dans les champs.
Si le monde n'est pas en bonne voie,
les chevaux de combat pullulent au faubourg.

Pas de plus grande erreur que d'approuver ses désirs.
Pas de plus grand malheur que d'être insatiable.
Pas de pire fléau que l'esprit de convoitise.

Qui sait se borner
aura toujours assez.

XLVII

Sans franchir sa porte
on connaît l'univers.
Sans regarder par sa fenêtre
on aperçoit la voie du ciel.

Plus on va loin,
moins on connaît.

Le saint connaît sans voyager,
comprend sans regarder,
accomplit sans agir.

XLVIII

Celui qui s'adonne à l'étude
Augmente de jour en jour.
Celui qui se consacre au Tao
Diminue de jour en jour.

Diminue et diminue encore
Pour arriver à ne plus agir.
Par le non-agir
Il n'y a rien qui ne se fasse.

C'est par le non-faire
que l'on gagne l'univers.
Celui qui veut faire
ne peut gagner l'univers.

XLIX

Le saint n'a pas d'esprit propre.
Il fait sien l'esprit du peuple.

Être bon à l'égard des bons
et bon aussi envers ceux qui ne le sont pas,
c'est posséder la bonté même.

Avoir confiance en des hommes de confiance
et aussi en ceux qui ne le sont pas,
c'est posséder la confiance même.

L'existence du saint inspire la crainte
à tous les hommes du monde.
Le saint unifie les esprits du monde.

Le peuple tourne ses yeux et tend ses
oreilles vers lui,
et le saint le traite comme son propre
enfant.

L

Sortir [1], c'est vivre ;
Entrer [2], c'est mourir.

Trois hommes sur dix sont sur le chemin
de la vie [3].
Trois hommes sur dix sont sur le chemin
de la mort [4].
Trois hommes sur dix qui étaient sur le
chemin de la vie
s'acheminent prématurément vers la terre
de mort ;
Pourquoi cela ?

1. Sortir du Tao.
2. Entrer dans le Tao.
3. Ceux qui ont une constitution solide peuvent vivre longtemps.
4. Ceux qui sont de mauvaise constitution meurent jeunes.

Parce qu'ils aiment trop la vie [5].

J'ai ouï dire que celui qui connaît l'art de se ménager
ne rencontre ni rhinocéros ni tigres
lorsqu'il voyage par terre
et qu'il ne porte ni cuirasse ni armes
lorsqu'il pénètre au sein de l'armée adverse.

Le rhinocéros ne trouve pas d'endroit où l'encorner.
Le tigre ne trouve pas d'endroit où le griffer.
L'arme ne trouve pas d'endroit où le percer.
Pourquoi cela ?
Aucun endroit sur lui ne s'ouvre pour la mort.

5. Ceux qui ont une constitution solide meurent jeunes parce qu'ils abusent de leur santé.
Cf. la note de Kao Yen-ti dans *Lao-tseu kiao-che*, par Tchou K'ien-tche, p. 128.

LI

Le Tao produit.
La vertu conserve.
La matière fournit un corps.
Le milieu parachève.
Ainsi tous les êtres du monde
révèrent le Tao et honorent la vertu.
Cette vénération pour le Tao et ce respect de la vertu
ne sont pas ordonnés, mais toujours spontanés.

Car c'est le Tao qui les produit,
c'est la vertu qui les conserve,
qui les grandit et les élève,
qui les achève et les mûrit,
qui les nourrit et les protège.

Produire sans s'approprier,
agir sans rien attendre,
guider sans contraindre,
voilà la vertu suprême [1].

1. Notre traduction repose sur le texte chinois établi par Tchou K'ien-tche, *Lao-tseu kiao-che*, pp. 130-131.

LII

Tout ce qui est sous le ciel a une origine,
cette origine en est la mère.

Qui appréhende la mère
connaîtra les enfants.
Qui connaît les enfants
et adhère encore à la mère
restera intact toute sa vie.

Bloque toutes les ouvertures,
ferme toutes les portes,
tu seras sans usure au terme de ta vie.
Ouvre toutes les ouvertures,
multiplie tes besognes,
tu seras sans recours au terme de ta vie

Percevoir le plus petit, voilà la clair-
voyance.
Garder la douceur, voilà la force d'âme.
Utilise les rayons de lumière,
mais fais retour à leur source.
N'attire pas sur toi les malheurs,
ainsi tu observeras le constant.

LIII

Si j'étais connu avantageusement dans le
monde
je marcherais sur la grande voie,
ne craignant que d'en dévier.

La grande voie est unie
mais la foule préfère les chemins de tra-
verse.

La cour est bien tenue,
mais les champs sont pleins d'ivraie
et les greniers vides.

Se vêtir de robes brodées,
se ceindre d'épées tranchantes,
se rassasier de boire et de manger,

accumuler des richesses,
tout cela s'appelle vol et mensonge
et ne relève pas du Tao.

LIV

Ce qui est bien planté ne peut être arraché,
ce qui est bien étreint ne peut se dégager.
C'est grâce à la vertu que fils et petits-fils
célèbrent sans faillir le culte des ancêtres.

Cultivée en soi-même
sa vertu sera authentique ;
cultivée dans sa famille,
elle s'enrichira ;
cultivée dans son village,
elle grandira ;
cultivée dans l'État,
elle sera florissante ;
cultivée dans le monde,
elle deviendra universelle.

Autrui, on l'observe d'après soi-même;
les familles, d'après sa famille ;
les villages, d'après son village ;
les États, d'après son État ;
le monde, d'après ce monde ;
Comment puis-je savoir comment va le monde ?
par tout ce qui vient d'être dit.

LV

Celui qui possède en lui la plénitude de la
vertu
est comme l'enfant nouveau-né :
les insectes venimeux ne le piquent pas,
les animaux sauvages ne le griffent pas,
les oiseaux de proie ne l'enlèvent pas.

Il a les os frêles et les muscles débiles,
mais sa poigne est toute-puissante.
Il ignore l'union du mâle et de la femelle,
mais son membre viril se dresse
tant sa vitalité est à son comble.
Il vagit tout le jour sans être enroué
tant son harmonie est parfaite.

Connaître l'harmonie, c'est saisir le Cons-
tant.

Saisir le Constant, c'est être illuminé.
L'abus de la vie est néfaste.
Dominer le souffle vital par l'esprit, c'est
être fort.

Les êtres devenus forts vieillissent,
cela s'oppose au Tao.
Quiconque s'oppose au Tao
périt prématurément.

LVI

Celui qui sait ne parle pas,
celui qui parle ne sait pas.

Bloque ton ouverture,
ferme ta porte,
émousse ton tranchant,
dénoue tout écheveau,
fusionne toutes lumières,
unifie toutes poussières,
c'est là l'identité suprême.

Tu ne peux approcher du Tao
non plus que t'en éloigner ;
lui porter bénéfice
non plus que préjudice ;
lui conférer honneur

non plus que déshonneur.
C'est pourquoi il est en si haute estime
dans le monde.

LVII

Un État se régit par les lois.
Une guerre se fait à coups de surprises.
Mais c'est par le non-faire
qu'on gagne l'univers.
Comment le sais-je ?
Par ce qui suit :

Plus il y a d'interdits et de prohibition,
plus le peuple s'appauvrit ;
plus on possède d'armes tranchantes,
plus le désordre sévit ;
plus se développe l'intelligence fabricatrice,
plus en découlent d'étranges produits ;
plus se multiplient les lois et les ordonnances,
plus foisonnent les voleurs et les bandits.

C'est pourquoi le saint dit :
Si je pratique le non-agir,
le peuple se transforme de lui-même.
Si j'aime la quiétude,
le peuple s'amende de lui-même.
Si je n'entreprends aucune affaire,
le peuple s'enrichit de lui-même.
Si je ne nourris aucun désir,
le peuple revient de lui-même à la simplicité.

LVIII

Lorsque le gouverneur est indulgent,
le peuple reste pur.
Lorsque le gouverneur est pointilleux,
Le peuple devient fautif.

Le bonheur repose sur le malheur ;
le malheur couve sous le bonheur.
Quel en est le terme ?
Le monde n'a pas de normes,
car le normal peut se faire anormal
et le bien peut se transformer en monstruosité.

C'est depuis longtemps que les hommes
se sont trompés là-dessus.
Ainsi le saint discipline sans blesser,

purifie sans vexer,
rectifie sans contraindre,
éclaire sans éblouir.

LIX

Pour gouverner les hommes et servir le
ciel,
rien ne vaut la modération,
car seul celui qui pratique la modération
obtiendra de bonne heure le Tao.
Qui obtient de bonne heure le Tao
acquerra double réserve de vertu ;
qui acquiert double réserve de vertu
triomphera en tout ;
qui triomphe en tout
ne connaîtra pas de limites à son pouvoir;
qui ne connaît pas ces limites
peut posséder un royaume ;
qui possède la mère du royaume
peut le garder longtemps.
Voilà ce qu'on appelle :

« La voie de la racine profonde, de la base
ferme,
de la longue vie et de la vision durable. »

LX

On régit un grand État
comme on fait frire un petit poisson [1].

Si l'on veille sur le monde avec l'aide du Tao,
Les mânes deviendront sans puissance.
Non seulement les mânes deviendront sans
puissance,
mais aussi les esprits ne nuiront plus aux
hommes.
Non seulement les esprits ne nuiront plus
aux hommes,

1. De même que celui qui sait frire un petit poisson ne doit pas le remuer trop souvent, de même celui qui sait régir son État ne doit pas multiplier les ordonnances. Car quiconque remue trop souvent la friture risque de la mettre en miettes ; quiconque multiplie les lois de l'État risque d'opprimer son peuple. Cf. le commentaire de Fan Ying-yuan cité par Tchou K'ien-tche, *Lao-tseu kiao-che*, pp. 156-157.

mais aussi le souverain ne nuira pas aux
hommes.
Si le souverain et les hommes ne se nuisent
pas,
chacun en bénéficiera.

LXI

Un grand pays est un pays d'aval,
le point de rencontre de toutes choses,
la femelle de l'univers.

La femelle triomphe du mâle par sa tranquillité.
Être tranquille, c'est s'abaisser.

Un grand pays qui s'abaisse devant un plus petit
l'attire à lui.
De même, un petit pays qui s'incline devant le grand
gagne sa protection.
Ainsi l'un accueille en s'abaissant,
l'autre est accueilli en s'inclinant.

Un grand pays ne désire que rassembler
les hommes et les nourrir.
Un petit pays ne désire que s'allier au
grand
et le servir.
Certes tous les deux obtiennent ce qu'ils
désirent,
mais il faut que le grand pays s'abaisse.

LXII

Le Tao est le fond secret et commun à tous
les êtres,
le trésor des hommes bons
et le refuge de ceux qui ne le sont pas.

Par de belles paroles, on peut acheter des
honneurs ;
par une belle conduite, on peut s'élever
au-dessus des autres ;
mais pourquoi rejeter les hommes qui n'en
sont pas capables ?

Ainsi par exemple on couronne un empereur,
on installe les trois ducs,
on leur présente jade et quadrige ;
tout cela n'est pas comparable

à celui qui, sans bouger, offre le Tao.

Pourquoi les anciens estimaient-ils tant le
Tao ?
N'est-ce pas grâce à lui que
qui cherche trouve
et que tout coupable se rachète ?
C'est pourquoi il est en si haute estime dans
le monde.

LXIII

Pratique le non-agir,
exécute le non-faire,
goûte le sans-saveur,
considère le petit comme le grand
et le peu comme beaucoup.
Attaque une difficulté dans ses éléments
faciles ;
Accomplis une grande œuvre par de menus
actes.
La chose la plus difficile au monde
se réduit finalement à des éléments faciles.
L'œuvre la plus grandiose s'accomplit
nécessairement par de menus actes.

Le saint n'entreprend rien de grand
et peut ainsi parfaire sa propre grandeur.

Qui promet à la légère tient rarement
parole.
Qui trouve tout facile éprouve nécessairement beaucoup de difficultés.

Le saint tient tout pour difficile
et ne rencontre finalement aucune difficulté [1].

1. Notre traduction repose sur le texte chinois établi par Duyvendak, *Le Livre de la voie et de la vertu*, p. 146.

LXIV

Ce qui est en repos est facile à maintenir.
Ce qui n'est point éclos est facile à prévenir.
Ce qui est fragile est facile à briser.
Ce qui est menu est facile à disperser.

Préviens le mal avant qu'il ne soit,
Mets de l'ordre avant que n'éclate le désordre.

Cet arbre qui remplit tes bras est né d'un germe infime.
Cette tour avec ses neuf étages vient de l'entassement de mottes de terre.
Le voyage de mille lieues commence par un pas.

Qui agit échoue.
Qui retient perd.
Le saint n'agit pas et n'échoue pas.
Il ne retient rien et ne perd donc rien.

Souvent un homme qui entreprend une affaire
échoue juste au moment de réussir.
Quiconque demeure aussi prudent au terme
qu'au début n'échouera pas dans son entreprise.
Ainsi le saint désire le sans-désir.
Il n'apprécie pas les trésors recherchés.
Il apprend à désapprendre.
Il se détourne des excès communs à tous les hommes.
Il facilite l'évolution naturelle de tous les êtres
sans oser agir sur eux.

LXV

Les anciens qui pratiquaient le Tao
ne cherchaient pas à éclairer le peuple.
Ils s'attachaient à le laisser dans l'ignorance.
Si le peuple est difficile à gouverner
cela vient de l'excès de son intelligence.

Qui gouverne un État en usant de son intelligence
en sera le malfaiteur.
Qui gouverne un État sans l'aide de son intelligence
en sera le bienfaiteur.

Connaître les deux choses
c'est connaître le principe de tout gouvernement.

Qui connaît ce principe possède la vertu
suprême.

La vertu suprême est profonde et vaste ;
elle opère à l'encontre des habitudes des
êtres ;
elle permet d'atteindre à l'harmonie universelle.

LXVI

Ce qui fait que le fleuve et la mer
peuvent être rois des Cent Vallées,
c'est qu'ils savent se mettre au-dessous
d'elles.
Voilà pourquoi ils peuvent être rois des
Cent Vallées.

De même si le saint désire être au-dessus
du peuple,
il lui faut s'abaisser d'abord en paroles ;
s'il désire prendre la tête du peuple,
il lui faut se mettre au dernier rang.

Ainsi le saint est au-dessus du peuple
et le peuple ne sent pas son poids ;
il dirige le peuple

et le peuple n'en souffre pas.
C'est pourquoi tout le monde le pousse
volontiers en tête
et ne se lasse pas de lui.
Puisqu'il ne rivalise avec personne,
personne ne peut rivaliser avec lui.

LXVII

Tout le monde dit que ma vérité est
grande
et ne ressemble à aucune autre.
C'est parce qu'elle est grande,
qu'elle ne ressemble à aucune autre,
car si elle s'était mise à ressembler à
quelque autre,
il y a longtemps qu'elle serait petite.

J'ai trois trésors que je détiens et aux-
quels je m'attache :
Le premier est amour,
Le deuxième est économie,
Le troisième est humilité.
Amoureux, je puis être courageux,
Économe, je puis être généreux,

N'osant pas être le premier dans le monde,
Je puis devenir le chef du gouvernement.

Quiconque est courageux sans amour,
généreux sans économie
et chef sans humilité,
celui-là va vers la mort.

Qui se bat par amour triomphe ;
Qui se défend par amour tient ferme ;
Le ciel le secourt et le protège avec amour.

LXVIII

Un véritable chef militaire n'est pas belliqueux.
Un véritable guerrier n'est pas coléreux.
Un véritable vainqueur ne s'engage pas
dans la guerre.
Un véritable conducteur d'hommes se
met en dessous d'eux.

On retrouve là
la vertu de non-rivalité
et la capacité de conduire les hommes.
Tout cela est en parfaite harmonie avec
la loi du Ciel.

LXIX

Un stratège de l'antiquité a dit :
« Je n'ose pas prendre l'initiative ;
J'aime mieux attendre[1].
Je n'ose pas avancer d'un pouce ;
J'aime mieux reculer d'un pied. »

C'est là ce qu'on appelle
progresser sans avancer,
repousser sans se servir de bras,
riposter sans flèches[2],
s'opposer sans armes.

Il n'y a de pire danger

1. Nous suivons l'interprétation de Duyvendak, *Le Livre de la voie et de la vertu*, p. 159.
2. Le caractère *ti*, signifiant *rival* ou *ennemi*, peut avoir le sens de son homonyme signifiant « flèche ».

que de sous-estimer son ennemi.
Sous-estimer son ennemi,
c'est presque perdre son trésor.
Lorsque s'affrontent deux armées de forces égales,
celle qui souffre de subir la guerre remportera la victoire.

LXX

Mes préceptes sont très faciles à comprendre
et très faciles à pratiquer.
Mais nul ne peut les comprendre
ni les pratiquer.

Mes préceptes ont leur principe,
mon action a sa direction.
Mais nul ne les comprend
et je reste inconnu du monde.

Rares sont ceux qui me connaissent,
Nobles sont ceux qui me suivent.
Le saint, sous ses vêtements grossiers,
garde un jade en son sein.

LXXI

Connaître, c'est ne pas connaître :
Voilà l'excellence.
Ne pas connaître, c'est connaître :
Voilà l'erreur [1].

1. Pour éclairer le contenu de ces deux phrases trop brèves, résumons ici les trois attitudes fondamentales de l'homme devant la connaissance.

L'esprit de précipitation règne chez la plupart des hommes ; c'est pourquoi la connaissance vulgaire est remplie de préjugés humains et d'illusions collectives.

L'apport de Confucius consiste à distinguer ce que l'homme peut connaître et ce qu'il ne peut pas connaître :

« Le maître dit : " Yeou [Tseu Lou : disciple impatient, et symbole du vulgaire], veux-tu que je t'enseigne la méthode de connaître ? Connaître, c'est connaître ; ne pas connaître, c'est ne pas connaître. Telle est la connaissance ". »

Lao-tseu préconise une attitude contemplative : pour lui toute connaissance plonge toujours dans quelque chose que l'homme ne peut pas connaître. C'est l'intuition ontologique du principe inconnaissable qui doit fournir le critère de la connaissance humaine, plus ou moins proche ou éloignée de la vérité objective.

Qui prend conscience de son erreur
ne commet plus d'erreur.

Le saint ne commet aucune erreur
parce qu'il en prend conscience,
voilà pourquoi il évite toute erreur.

LXXII

Si le peuple ne craint plus ton pouvoir
c'est qu'un grand pouvoir approche.

N'enclos pas le peuple en d'étroites demeures.
Ne le pressure pas pour ne pas tarir ses moyens d'existence.

Si tu ne pressures pas le peuple,
le peuple ne se lassera pas de toi.

Le saint se connaît et ne s'exhibe point.
Il s'aime et ne se prise point.
C'est pourquoi il rejette ceci et adopte cela.

LXXIII

Le chef téméraire se fait tuer.
Le chef circonspect reste en vie.
De ces deux manières d'agir,
la seconde profite et la première nuit.
De l'aversion du ciel
qui connaît le pourquoi ?

La voie du ciel
sait vaincre sans batailler,
répondre sans parler,
venir sans qu'on l'appelle
et former ses projets avec sérénité.

Malgré ses larges mailles
le grand filet du ciel ne laisse rien échapper.

LXXIV

Si le peuple ne craint plus la mort,
comment la peine de mort lui ferait-elle
peur ?

Si l'on pouvait faire que le peuple craigne
constamment la mort
et si l'on pouvait saisir et mettre à mort
tous ceux qui violent gravement les lois,
qui oserait faire le mal ?

Le maître bourreau est là pour tuer.
Tuer à la place du maître bourreau,
c'est tailler à la place du maître charpentier.
Il est rare que celui qui taille à la place
du maître charpentier ne se blesse pas la
main.

LXXV

Le peuple est affamé
parce que ses dirigeants l'accablent d'impôts.
Voilà ce qui l'affame.

Le peuple est indocile
parce que ses dirigeants sont trop entreprenants.
Cela le rend indocile.

Le peuple méprise la mort.
parce que sa vie est trop dure.
Ce qui fait qu'il méprise la mort.

Seul celui pour qui la vie n'est pas trop dure
peut apprécier la vie.

LXXVI

Les hommes en naissant sont tendres et frêles,
La mort les rend durs et rigides ;
En naissant les herbes et les arbres sont tendres et fragiles,
la mort les rend desséchés et amaigris.

Le dur et le rigide conduisent à la mort ;
le souple et le faible conduisent à la vie.

Forte armée ne vaincra ;
grand arbre fléchira.

La dureté et la rigidité sont inférieures ;
la souplesse et la faiblesse sont supérieures.

LXXVII

La voie du Ciel ne procède-t-elle pas
à la manière de celui qui tend l'arc ?
Elle abaisse ce qui est en haut
et élève ce qui est en bas ;
elle enlève ce qui est en trop
et supplée à ce qui manque.

La voie du Ciel enlève l'excédent
pour compenser le manquant.
La voie de l'homme est bien différente :
L'homme enlève à l'indigent
pour l'ajouter au riche.

Qui peut donner au monde son superflu
sinon celui qui possède le Tao ?

Le saint agit sans rien attendre,
accomplit son œuvre sans s'y attacher
et tient son mérite caché.

LXXVIII

Rien n'est plus souple et plus faible que
l'eau,
Mais pour enlever le dur et le fort, rien ne
la surpasse
Et rien ne saurait la remplacer.

La faiblesse a raison de la force ;
La souplesse a raison de la dureté.
Tout le monde le sait
Mais personne ne peut le mettre en pra-
tique.

Ainsi le saint a-t-il dit :
Accepter toutes les immondices du
royaume,

C'est être le seigneur du sol et des céréales [1].
Accepter les maux du royaume
C'est être le monarque de l'univers.

Les paroles de Vérité semblent paradoxales.

1. Dans l'antiquité, le Roi est obligé de faire offrande à l'esprit du sol et à l'esprit des céréales. Car ce sont le sol et les céréales qui font vivre le peuple. Le Roi, chef suprême, a seul le droit et le devoir de sacrifier à l'esprit du sol et à l'esprit des céréales. C'est ainsi qu'on peut dire qu' « il est le seigneur du sol et des céréales ». Cf. *Tseu Hai*, p. 976.

LXXIX

Celui qui parvient à apaiser un grand ressentiment
laisse toujours subsister quelque ressentiment.
Cela peut-il être considéré comme bien?

C'est pourquoi le saint garde la moitié gauche de la taille
mais ne réclame rien aux autres [1].
Celui qui a la vertu ne tient qu'à la taille,

1. Pour expliquer cette ancienne coutume chinoise, je cite la note de Duyvendak :

« Pour conclure un marché, on faisait deux tailles identiques, dont le créditeur gardait celle de gauche. Bien que celui qui pratique la vertu garde la taille, c'est-à-dire la preuve des obligations de l'autre partie, il n'exige pas par la force que ces obligations soient remplies » (Duyvendak, *Le Livre de la voie et de la vertu*, p. 179).

Celui qui n'a pas la vertu ne tient qu'à
percevoir son dû.

La voie du ciel ignore le favoritisme,
elle récompense toujours l'homme de bien.

LXXX

Une nation petite et de faible population
peut posséder un certain matériel [1]
qu'elle ne doit pas employer.

Il faut que le peuple considère la mort comme redoutable
et qu'il n'aille pas au loin.
Quoiqu'il ait des bateaux et des voitures,
qu'il ne les utilise pas.
Quoiqu'il ait des armes et des cuirasses,
qu'il n'en fasse pas montre.

1. Yu yue dit : « Les ustensiles pour les dix ou cent personnes indiquent les instruments de l'armée. » J'ai cru devoir donner à ce mot un sens plus large. Cf. Tchou K'ien-tche, *Lao-tseu kiao-che*, p. 197.

Qu'il remette en honneur les cordelettes
nouées [2]
et qu'il en fasse usage.
Qu'il trouve savoureuse sa propre nourriture,
Qu'il trouve beaux ses vêtements,
Qu'il se contente de son habitation,
Qu'il se réjouisse de ses coutumes.

Les habitants de deux pays continus
se contentent de s'apercevoir réciproquement
et d'entendre leurs chiens et leurs coqs ;
ils mourront de vieillesse
sans qu'il y ait eu de visites réciproques.

2. La Chine de la haute antiquité ne possédait pas l'écriture. Les gens se servaient de cordelettes nouées pour marquer les événements de l'année. On faisait un gros ou un petit nœud, selon que l'événement était ou non important. Cf. *Tseu Hai*, p. 104.

LXXXI

Les paroles vraies ne sont pas agréables ;
les paroles agréables ne sont pas vraies.
Un homme de bien n'est pas un discoureur ;
un discoureur n'est pas un homme de bien.
L'intelligence n'est pas l'érudition ;
l'érudition n'est pas l'intelligence.

Le saint se garde d'amasser ;
en se dévouant à autrui, il s'enrichit,
après avoir tout donné, il possède encore davantage.

La voie du ciel porte avantage sans nuire ;
la vertu du saint agit sans rien réclamer.

Cet ouvrage
a été achevé d'imprimer
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher), le 18 juin 1979.
Dépôt légal : 2e trimestre 1979.
N° d'édition : 25249.
Imprimé en France.
(1239)

